

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 3

Artikel: Lo lâo et la prima
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185111>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sonnel ; l'autre, fabriquée à part chez les marchands de corsets, jupons et tournures, en lames d'acier flexibles comme les anciennes cages. Ces paniers, commençant à une main au-dessous de la hanche, auront environ 30 à 40 centimètres de hauteur, et l'étoffe qui les recouvre les reliera l'un à l'autre ; ils commenceront sur le côté et par derrière ; un espace vide sera laissé au milieu, entre les deux paniers. Cet espace permettra de s'asseoir avec une facilité relative ; le « juponnage » et l'ampleur de la jupe combleront ce vide, qui serait sans cela fort disgracieux, et, disons-le, un peu grotesque.



L'incendie.

Bambochade en langage genevois.

Ah ! te voilà, Carisot, eh bien ! as-tu été au feu, cette nuit ? — Au feu ? Est-ce qu'on a crié à l'eau cette nuit ? Je ne me suis aparçu de rien, moi, j'ai dormi comme un plot jusqu'à ce matin à huit heures. — Ah ! Dieu me damne ! il faut être sourd comme un toupin, pour ne s'être aparçu de rien avec un pareil brouhar qui z'y a eu toute la nuit. Moi qui ai le sommeil léger comme une rate, je me lève aux premiers cris d'a l'eau, tout en pantet j'ouvre la fenêtre et je demande : Où est-ce ? Où est-ce ? — En n'haut la Tour de Boë ! qu'on me répond.

Ah ! mon Dieu ! que je me dis, si c'était chez Goncet le remueur ou bien chez la Jossau, la vendueuse de biscômes, qui demeure à côté ; ces pauvres diables n'auraient pas besoin de ça y sont assez minables tous les deusse !

Je ne me donne pas le temps de m'habiller, j'enfile un crouye broustou avec ma roupe par dessus, et je cours en grolles avec ma seille à la main.

Ce n'était pas en n'haut la Tour de Boë, c'était en n'haut Bémont, à un certain sacré endroit qui va tout de guinguoine comme l'allée du Cul du Chien. Y n'y avait pas une seringue d'arrivée. Quand je vis qu'y sentait le brûle à crever, et qu'on voyait la fumée qui sortait par les vantaux d'un certain carcagnou de chambre à plein pied, je dis : Ah ! mon Dieu ! voilà un feu qui a gonvé toute la nuit : y aura bien du mal ! Y avait par là trois ou quatre piournes de femmes tout époulaillées qui faisaient des brâllées de mâlevie, et une troupelée de fichus charoupes qui restaient là, plantés comme des idoines tout ébalourdis à regarder la fumée.

Je leur dis : Sacribleu ! Y ne s'agit pas de rester là à patenocher en attendant les seringues ; puisqu'on a loqueté à la porte, et qu'on ne répond pas, y faut la mettre en bringue.

Moi qui ai une bonne pugne ; je vous chigougne le péclet vigoureusement et fishe la porte en dedans, quand j'eus avancé quelques pas, la fumée et la flamme étaient si fortes, qu'il fallut me retourner en darnier, avec le col de mon habit et mes cheveux tout suclés.

Heureusement que ces fichus patenoches de pom-

piers arrivent avec la seringue de Chantepoulet.

On fit la chaîne avec des sciaux et des seilles jusqu'au bourneau du bas de la Cité ; et après quelques bonnes gicées, on fut maître du feu.

M'sieu, quand on entre dans ce croton de chambre, on trouve une femme étendue par terre d'à bouchon, toute brûlée, et la moitié du corps en greubons.

C'était la chose la plus z'hideuse qu'on puisse voir. On croyait d'abord que c'était une certaine gourgandine de Lyon qui était venue demeurer dans le quartier ; mais on vit ensuite que c'était la vieille redasse de Pignolet.

Y paraît qu'on y avait fait la tamponne le soir, et qu'ayant trop fioulé au lieu de se coucher, elle s'était endormie sur son covet en faisant le casornet, et puis que le feu avait pris à ses z'hardes et à son lit.

J'ai eu là une fière tarente, je t'en répond ; mais enfin, à part une gonfle à la main et un peu de rouche pour avoir gardé mes habits tout trempés, je m'en suis tiré saink-et-sauf.

Pourtant quand je suis rentré à la maison, y faut bien y dire, j'avais le cœur diablement savaté d'avoir vu ce cadavre tout en greubons. Ma femme me disait : Y faut te faire une saigne, y faut te mettre les sangsues... Hé ! vous ; c'est bien moi qui vais me potringuer pour une peur. Je me suis flâné un verre de riquiqui sur la conscience, et puis n... i ni, c'est fini, ni vu ni connu. Je m'en vais au sarcle faire l'heure sèche avec Mottu, qui paye les séchots. Adieu, à revoir.

Lo lão et la prima.

La fan fâ saillî lo lão dão bou, se diont lè vîlho, et sti an que y'a tant dè nái, cllião bêtés sont bin d'obedjès dè s'appedansî iô le pâovont, et ne faut pas tant lão z'ein volliâi, se vignont roûdâ déveron lè mâisons po tâtsi dè sè repétrê on bocon. L'est po cein que Lolo à la Samina est z'u y'a cauquiè temps ein vela po trovâ lo président dè cllia sociétâ que reveindzè lè bêtés contré lè dzeins, qu'on lâi dit « Société protétrice. »

— Bon vépro ! que fâ Lolo à cé l'hommo.

— Serviteu ! que repond l'autro, que dités-vo dè bon ?

— Oh ! vouaique ! vegné vers vo po vairè se n'iarâi pas moian d'avâi 'na prima ?

— Et porquiet ; qu'ai-vo fê ?

— Eh bin ! vo vé deré : Y'é sauvâ la via à n'on gros bougro dè lão, qu'aré bin pu éterti avoué cé dordon, se y'avé volliu (et montrâvè on chaton que l'avâi apportâ avoué li), m'a y'é renasquâ e l'é laissi corrè ; mè fasâi pedi.

— Et iô étâi cé lão ; et qu'avâi-te fê ?

— Ma balla-mère portâvè on eimbottâ dè crinsès âi dzenelhiès et à l'avi que l'a âovai la dzenelhire, lo lão qu'êtâi catsi derrâi lè z'éboitons, à respect lâi châotè dessus, que vouâiquie la vilhe lè quattro fai ein l'ai, ein faseint dâi sicilliâiès dè la metsance,

et que lo lão lâi pliantè sè griffès sur lo cotson, et que l'allâvè l'agaffâ quand su arrevâ avoué mon chaton. Ma fâi n'a pas z'u lo temps, quand bin portant ne l'é pas fiai; mât tot parâi la vilhe ein a bo et bin z'u po houit dzo âo lhî sein poâi pipâ on mot. »

— Eh bin, accutâ, l'ami, se lâi fâ lo présideint, mè seimblî qu'après la pararda dè cé lão, qu'a fê que votra balla-mère est restâie houit dzo sein vo z'eimbétâ, vo z'êtés prâo pâyî dinsè, et diabe lo pas que vo z'ai fauta de 'na prima.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la charmante nouvelle : *La Providence*, dont nous commençons aujourd'hui la publication.

La Providence.

Lorsqu'on a construit la rue de Rivoli, on ne connaissait pas encore les *ascenseurs*; aussi les étages supérieurs de ces splendides hôtels n'étaient pas occupés par des millionnaires, mais par des locataires jeunes et pauvres, amoureux de la vue d'un grand jardin et pouvant grimper à un cinquième étage.

C'était dans une de ces chambres au-dessus des toits qu'étais venue se loger une jeune fille, orpheline, qui y laissait vagabonder son imagination et courir sa plume, en admirant les beaux arbres des Tuileries.

Deux pots de jasmin en fleurs ornaient sa fenêtre, et d'innombrables gravures de modes, depuis l'ancien *vertugadin* originaire d'Espagne, jusqu'aux *paniers* du xv^e siècle et aux *crinolines* de 1850, ornaient seules son modeste salon. Cependant, sur sa cheminée, on apercevait quelques volumes de Mmes de Sévigné, de Stael et de Genlis.

Dans l'une des belles après-midi du mois de mai 1860, la jeune fille était assise près de sa fenêtre, sur un tabouret, devant sa petite table, une plume à la main ; elle réfléchissait, en regardant les sommets des marronniers où voltigeaient de branche en branche de joyeux pierrots : « Ils sont heureux, se disait-elle, ils chantent et n'ont pas à s'occuper, comme moi, de leur nourriture : la Providence et les promeneurs se chargent de ce soin... Enfin, il faut se résigner... et écrire. Mais quoi ? Aucune idée ne m'arrive ; rien... toujours rien ! Décidément je ne suis pas en verve aujourd'hui... »

Aussi posait-elle tristement sa plume, quand un coup de sonnette se fit entendre.

Etonnée et joyeuse de ce bruit inaccoutumé qui lui annonçait une visite, elle se leva avec vivacité et fut ouvrir. Mais sa surprise fut bien plus grande en reconnaissant un jeune cousin qu'elle n'avait plus vu depuis plusieurs années et qu'elle revoyait avec l'habit militaire et les galons de sergent-major.

— Enfin je vous retrouve, chère cousine, lui dit-il en entrant, quel bonheur !

— Adrien ! s'écria la jeune fille, je ne m'attendais pas à vous voir ! et par quel miracle à Paris ?

— Ce n'est pas un miracle, ma bonne cousine, mais la fin de mon purgatoire.

— De votre purgatoire ?...

— Et le commencement du paradis, puisque je vous revois ! ajouta vivement Adrien.

— Toujours aimable, cher cousin ! mais laissez là les compliments. Vous avez donc votre congé ?

— Définitif ? Grâce à Dieu, me voilà fixé à Paris.

— A Paris ? pour toujours ? Et... dans quelles conditions ?

— Celles d'un homme à la recherche d'une position sociale, comme Jérôme Paturot.

— Et quelle carrière allez-vous embrasser ? Vous avez une idée ?

— Celle que j'avais avant d'être appelé à servir l'Etat. Seulement, j'espére monter en grade : j'étais un modeste rapin, je serai peintre d'histoires ! Et vous, chère cousine ? Vous voilà seule maintenant, puisque nous avons perdu notre pauvre tante, seule, et... sans fortune ?

— Ma fortune ? la voilà ! répondit Marie en montrant sa plume.

— Votre plume ? pauvre enfant !

— Pourquoi ? la plume vaut bien le pinceau.

— Et dans quel genre cette plume si spirituelle s'exerce-t-elle ?

— La littérature de la mode, des salons, du théâtre.

— Et vous trouvez à placer cette marchandise-là ?

— Certes ! les journaux de la mode se la disputent. Toutefois, je l'avouerai, je commence à me fatiguer de parler toujours chiffons et je me lance dans le roman. Mais, vous me trouvez dans un mauvais moment ; vous le voyez, toutes mes pages sont blanches. Les grands journaux, qui ont bien voulu m'encourager, attendent... et je ne trouve rien. — Puisque vous voilà revenu, après des excursions en France et en Afrique, vous devez avoir beaucoup vu, beaucoup à raconter : donnez-moi un sujet, un plan. Ne faisiez-vous pas des vers autrefois ?

— Autrefois, oui... un peu, mais le régime militaire enlève bien vite ces idées-là. Tête à droite ! tête à gauche ! toute la littérature du régiment est dans ces deux phrases, et si j'avais voulu y mêler de la poésie, on m'eût probablement envoyé en faire à la salle de police.

— Est-ce possible ? Mais au moins, vous avez vu, observé, dans les villes de garnison ; rappelez-vous, essayez.

— Dans mes garnisons, dites-vous ? — Sur les bords du Guadalquivir, j'ai rencontré des Andalouses ravissantes, mais coquettes et jalouses. En Allemagne, des rêveuses aussi ennuyeuses que sentimentales. A Londres, des ladies sèches, gourmées, anguleuses. En France...

— Ce n'est aucun de ces types-là qu'il me faut, interrompit Marie ; j'ai besoin d'un caractère de jeune fille qui puisse offrir quelque intérêt.

— Attendez, dit vivement Adrien, j'en ai un parfait.

— Déjà ! Voyons cela.

— Voici, dit Adrien, non sans hésiter un peu.

Je connais une jeune fille

Dont le cœur déborde et l'esprit pétille ;

Heureux celui qui l'obtiendra,

Paradis sur terre il aura.

Allons vite qu'on la marie !

Voulez-vous son nom, c'est...

— Je vous dispense de la rime, interrompit vivement Marie, mais ce n'est pas un compliment que je veux, c'est un caractère piquant, original, dramatique, qui prête au roman,

— Avant le caractère, écoutez la description : La jeune fille est grande, mince et bien faite ; l'œil noir, les lèvres roses...

— Allons donc ! c'est fade et banal ! Passons au caractère.

— Attendez : le regard perçant, le sourire fin et un peu railleur.

— Ceci est mieux, fit Marie, et puis ?

— Beaucoup de bonté, d'intelligence et de sentiment ; un peu d'exaltation tempérée par un jugement sain...

— Mais c'est une perfection que votre héroïne ! c'est un type plus original et plus accentué qu'il me faut.

— Que voulez-vous ? je suis peintre, j'ai devant moi un modèle... et je le reproduis.

— Est-ce un compliment ou un sarcasme ? dit Marie en riant.

— Ni l'un ni l'autre ; c'est un portrait... d'après nature.

— Un portrait ! Décidément le régiment forme le caractère. Vous ne trouviez pas ces jolies choses-là avant votre départ pour l'armée.

— Vous aviez quatorze ans alors et vous en avez vingt aujourd'hui ; cela change bien les points de vue.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que j'ai laissé une enfant ; que je retrouve aujourd'hui une jeune fille ravissante ; que je suis or-